

Un impératif : la victoire

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **33 (1976)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un impératif: la victoire *

Pierre Naudin

La victoire a tout prix a souvent suscité des excès en tous genres, même les plus inattendus. Ainsi, n'a-t-on pas vu Hitler, soucieux du prestige de son Allemagne fanatisée, promulguer un décret deux ans avant les Jeux, afin que les Juifs allemands qui pouvaient y obtenir une victoire fussent autorisés à se préparer pour ces compétitions et portassent le maillot des nouveaux maîtres qui persécutaient leurs parents ! De sorte que Paul Carrère pouvait écrire, au seuil de 1934, dans *Les Dernières Nouvelles de Strasbourg*:

M. Hitler, soucieux des palmes allemandes — Deutschland über Alles — n'hésite pas à faire appel au concours de tous les Allemands, sans savoir s'ils sont d'origine aryenne ou non. C'est ainsi qu'il admettra les Juifs dans les équipes germaniques, pourvu qu'ils contribuent à la suprématie allemande.

Un de ses délégués (Goebbels) l'a déclaré en propres termes:

«Le principe raciste, a-t-il dit, ne sera pas appliqué dans la préparation et l'organisation des Jeux. Je confirme ce qu'ont déjà déclaré les délégués de l'Allemagne. Tous les sportsmen allemands et étrangers, quelle que soit leur race, seront reçus de la façon la plus chaleureuse à Berlin. Dans les clubs sportifs israélites, nous avons choisi six athlètes qui s'entraîneront avec les équipes allemandes en vue des Jeux olympiques.»

Alors, les aryens seuls n'ont pas toutes les qualités physiques que requièrent les germains ? Les intellectuels sont particulièrement indésirables.

D'ailleurs, le Führer paraît manifester à leur égard la plus profonde indifférence. Leur génie, pour l'ancien peintre en bâtiment, est de peu, au regard des performances physiques des sportifs. Mais pourquoi avoir expulsé des clubs et sociétés d'éducation physique les champions juifs ? Ce n'était peut-être pas la peine de les en chasser, si l'on devait les y rappeler bien vite, en les suppliant presque d'y courir.

Ah ! ces dictateurs...

L'Amérique, elle aussi, avait bien préparé ses boys, en oubliant presque un siècle de ségrégation... Ses meilleurs représentants étaient des Noirs... Ils avaient nom Jesse Owens, Ralph Metcalfe, Matthew Robinson, Archie Williams, James Duvalle, John Woodruff, Fritz Ollard Jr, Cornelius Johnson, David Albritton. Ils remportèrent, le premier quatre victoire; Metcalfe fut second du 100 m et contribua à la victoire de son équipe dans le 4 x 100; Williams fut le premier du 400 m, Woodruff premier du 800 m, Johnson (1er) et Albritton (2e) furent imbattables au saut en hauteur... Je ne reviendrai pas sur le rôle des Noirs dans l'athlétisme américain: je me suis suffisamment expliqué là-dessus. Chaque pays engagé dans les Jeux voulait absolument obtenir des victoires... Et Lucien Dubech s'étonnait déjà, en 1930, des motivations peu sportives, en vérité, qui poussaient les Nations à y participer:

Etes-vous capable de produire un phénomène qui battra des records ? C'est là-dessus qu'on jugera si votre race est respectable, digne d'admiration et d'envie. Il était réservé aux deux nations anglo-saxonnes d'apporter au monde cette nouveauté, au temps de leur suprématie, en insistant sur ce point que la responsabilité n'est pas égale. Les Anglais avaient mis des nuances,

les Américains les ont supprimées; c'est par eux que le sport est devenu démocratique en même temps qu'impérialiste.

Les nouveaux venus apportaient un orgueil d'une naïveté sans limites et un esprit jusqu'alors inconnu au service de cet orgueil: la volonté de vaincre à tout prix. Il ne s'agissait plus d'un jeu que les diverses classes d'une nation très hiérarchisée pratiquent en ayant soin de ne pas mêler les catégories sociales: il s'agit d'arriver les premiers.

Au point de vue pratique, trois éléments nouveaux nés d'une volonté unique: l'esprit de combat, l'entraînement scientifique et l'Athletic Club. On ne joue plus pour le fair play, on joue pour la victoire. A l'esprit de jeu se substitue l'esprit de combat...

Pour ce qui était de l'Athletic Club, Lucien Dubech citait des exemples, notamment celui de l'Université de Harvard qui, en 1905, dépensait 5000 francs d'alors, par an, pour chacun de ses cent meilleurs athlètes ! Et de conclure:

Cette façon de former la plante humaine a donné sans contester à l'athlétisme américain la première place dans le monde. Il a ainsi proposé et imposé à l'univers deux nouveautés: l'athlète spécialisé et l'impérialisme sportif.

Nous avons eu assez vite fait pour copier, et même en certains cas pour singer certaines méthodes américaines ! Car il faut bien admettre, tout de même, que cette Nation posséda toujours ce que la plupart des pays européens n'avaient pas: une formidable réserve humaine, et, dans cette réserve, des éléments meilleurs que ceux du Vieux Continent.

Les premiers, toujours

La première place dans le monde ! Est-ce vraiment le sport qui peut la donner ? Certes, non. Le sport n'est qu'un accessoire, dans la vie des sociétés modernes, et l'argent l'a «désidéalisé». Mais quelle fascination, déjà, les Américains exerçaient sur la vieille Europe à cette époque: nos reporters n'étaient pas nombreux à se rendre de l'autre côté de la Mare aux Harengs, et l'envoyé spécial de *Lectures pour Tous* écrivait:

Là, nous tombons dans le domaine de l'alchimie et parfois de la prestidigitation athlétique.

Ce n'est pas rien, en effet, d'être reçu au retour des Jeux de Londres, dans un New York orné de drapeaux et de fleurs, par le président Roosevelt lui-même, entouré d'un immense cortège de fanatiques, de recevoir symboliquement les clés de la ville, et, plus tard, tel le marathonien Johnny Hayes, d'obtenir la récompense plus solide encore d'une situation de 30 000 francs par an, ou tel Dan Kelly, la main d'une riche héritière.

Donc, quelques mois avant l'Olympiade de 1912, et, celle-ci terminée, quatre ans avant celle qui devait avoir lieu en 1916, la parole est aux entraîneurs: à ce Mike Murphy, je suppose, que l'Université de Pennsylvanie ne croit pas estimer trop cher en lui allouant 12.000 dollars par an; à ce Walter Christie que l'Université de Californie paie 24 000 francs par an, et presque autant, l'Olympic Club de San Francisco. L'art de ces maîtres consiste non seulement à prospecter les hommes qu'on leur soumet, à deviner le coureur de 100 m plat ou de 800, le sauteur avec ou sans élan, le lanceur de disque; non seulement à tirer de l'homme ainsi spécialisé le

* Tiré de «L'Athlète et son Destin»

maximum de rendement athlétique, mais encore à lui enseigner les mille secrets utiles, à ne rien laisser au hasard, à aider même le hasard d'un coup de pouce qui, parfois — faut-il le dire ? — relève plus de la ruse de guerre que de l'entraînement proprement dit.

Quand, en 1912, les Français furent dominés à Stockholm, ce fut la consternation dans le pays. Quoi, nos glorieux athlètes avaient été vaincus ? Allons, allons, ce n'était pas sur leur valeur intrinsèque que nos gars avaient été dominés ! Il y avait eu fraude, supercherie de leurs adversaires... Ce n'était pas possible ! Dans le journal *L'Opinion*, Georges Rozet écrivit :

Etant donné que nous avons été battus à Stockholm et très nettement battus dans le strict domaine des sports athlétiques, étant donné que les vrais triomphateurs de l'affaire, les Américains, ont vaincu autant par leur science minutieuse de l'entraînement que par les qualités intrinsèques de leur race, par leur « classe », considérant enfin que, désormais, la valeur sportive d'une nation s'ajoutera, d'une façon qui n'est point négligeable, à ses autres prestiges, à sa valeur sociale proprement dite, et qu'il faut, ou bien ne plus affronter les Olympiades ou bien y faire la meilleure figure possible ; pour toutes ces raisons, peut-on, doit-on désirer la création en France, d'une véritable élite du muscle, éduquée et perfectionnée, à la manière américaine, dans une sorte de collège athlétique, analogue à ceux dont les Etats-Unis nous offrent l'exemple et dont la réalisation serait ensuite l'objet d'une étude spéciale ?

En un mot, devons-nous songer à fonder — en vue de la compétition internationale et aussi pour l'exemple à donner au reste du pays — une école de « phénomènes » ainsi qu'on a appelé les champions des Etats-Unis.

Au passage, il convient de signaler que l'erreur de base commise par tous les « copistes » qui allaient encourager Georges Rozet, était la suivante : aux Etats-Unis, ce n'étaient pas des collègues athlétiques (!) qui formaient les champions, mais des Universités où l'on s'occupait aussi de l'éducation et de l'instruction des jeunes gens qui les fréquentaient.

Et c'est ainsi que, dès 1912, la victoire sportive devenait tellement indispensable aux « sportifs » français qu'ils allaient y sacrifier gaillardement toutes les intelligences des phénomènes recrutés dans l'unique but de remporter des succès sur le stade ! On se demanda s'il était nécessaire de songer à s'aligner aux Jeux de 1916 puisque — évidemment — les Etats-Unis y enverraient leurs « phénomènes ». Un vaste courant d'opinion en faveur de la préparation acharnée pour ces Jeux se forma. L'explorateur Gabriel Bonvalot déclara :

Si l'on ne veut pas être battu honteusement aux Jeux olympiques, voici ce qu'il est indispensable de faire :

1. il faut choisir des individus d'élite ;
2. il faut leur accorder des avantages spéciaux ;
3. il faut les entraîner méthodiquement ;
4. il faut les transporter sur le stade avec le moins de fatigue possible ;
5. il faut enfin les maintenir en forme jusqu'au moment de la course

Tout ceci à la condition sine qua non qu'un homme dominant toute l'entreprise veuille que ses poulains soient vainqueurs et qu'il fasse le nécessaire, après s'être procuré des ressources abondantes.

Notre défaite de Stockholm ne prouve pas l'infériorité physique de notre race, mais seulement notre infériorité dans l'art de l'entraînement. Car c'est l'entraîneur seul qui peut créer le champion, en l'amenant progressivement à fournir son maximum au Jour J. A Berlin

comme à Stockholm, nos athlètes manqueront d'un entraînement raisonné et scientifique. Qui le leur procurera ?

Lieux communs pour nous, que tout cela¹, mais à l'époque, une telle déclaration fit du bruit. C'était un appel au professionnalisme, et le mot *poulains* qui apparaît dans ce texte a quelque chose de répugnant.

Un tel débat ne pouvait être complet sans l'opinion d'Henri Desgrange. Le directeur de *L'Auto* écrivit :

J'en suis encore à comprendre le sentiment qui fait qu'un athlète vaincu est honteux de lui-même. L'important n'est-il pas de combattre, et combattre n'est-il pas plus important que vaincre ? J'estime donc que l'Olympiade de 1916 est une de ces occasions qu'il n'est pas possible à des sportsmen de manquer. Mais nous voici à cette Olympiade et il va sans dire que d'ici là nous devons faire tous nos efforts pour nous y comporter vaillamment et tenir la place que méritent à la fois le cerveau et les muscles de notre pays.

Atteindrons-nous ce but en propageant dans toutes les classes les principes sportifs et les notions élémentaires de la culture physique ; en un mot, tâcherons-nous de faire d'un seul coup l'éducation sportive de notre race ou bien prendrons-nous quelques sujets de valeur et les livrerons-nous à une spécialisation telle qu'ils deviennent des êtres d'exception, des « phénomènes » comme vous le dites, qui nous fassent honneur et qui remplissent ensuite, vis-à-vis des foules ignorantes, l'office de magnifiques prédicateurs ?

Je crois que poser la question, c'est la résoudre. En général, nous avons toujours vu, depuis plus de vingt-cinq ans, à l'origine de tous les sports, l'exemple fourni, soit par des athlètes que la nature avait faits exceptionnels, soit par des épreuves dont l'envergne était telle que l'imagination populaire s'en trouvait aussitôt frappée...

(...) Créons des spécialistes et ne craignons pas qu'on nous reproche jamais sérieusement de faire de la spécialisation en matière athlétique.

Le Dr Boucard, directeur de la *Renaissance physique*, exprimait, lui aussi, son opinion :

De même que nous envoyons aux expositions des modèles admirablement finis et travaillés, de même devons-nous envoyer aux Jeux olympiques des athlètes exceptionnels, des modèles musculaires. Il ne faut pas que la force du pays que nous représentons soit inférieure dans cette foire du muscle qu'est une Olympie moderne, et pour cela, il faut créer une université d'athlètes.

Certes, nous n'ignorons pas tous les inconvénients de la spécialisation. L'athlète trop spécialisé est souvent un déséquilibré au point de vue physiologique, mais il est nécessaire en tant qu'exemple. Il se sacrifie lui-même, pour ainsi dire, afin que la cause du sport triomphe. Et pour nous, le sport n'aura véritablement triomphé que le jour où la race s'y adonnera et essaiera d'arriver à une série de bonnes performances moyennes, laissant à ces champions qu'elle admire tant la gloire des records.

Pierre Faillot, l'un des meilleurs athlètes d'alors, déclarait :

Que l'on nous donne des lycées, des écoles où, dès l'âge de dix-sept ans, on se préoccupera de l'instruction physique des enfants, autant que de leur instruction morale, et nous verrons la race s'améliorer dans son ensemble (...) Mettons à la place de ces professeurs

¹ La Suisse, hélas, semble s'être, elle aussi, définitivement engagée dans cette voie (Y. J.)

de gymnastique surannés, un entraîneur sérieux, et formons des athlètes. Alors seulement, quand toutes les énergies seront essayées, songez à tirer une élite que vous entraîneriez sérieusement, à laquelle vous donneriez des privilèges spéciaux. Former une «écurie de courses» comme dit très bien M. Bonvalot, ce ne sera plus difficile.

Marcel Delabre, rédacteur à L'Echo des Sports, voulait, lui aussi, réformer les méthodes d'enseignement, et il désignait Georges Hébert pour diriger le futur Institut des Sports... Hébert qui, précisément, fut toujours l'ennemi du sport de compétition, et dont la méthode naturelle ne pouvait pas former des spécialistes, mais des athlètes complets, coulés dans le même moule ! Hébert, qui écrivait :

Pour préparer la revanche de Stockholm, il faut :

1. Commencer par le commencement, c'est-à-dire éduquer ou rééduquer physiquement toute la race. Pour cela, forcer par tous les moyens possibles l'Université et l'armée à remplir, fut-ce même contre leur gré, le premier de leurs devoirs sociaux et patriotiques, qui consiste, pour l'une à développer normalement la jeunesse à l'école, et, pour l'autre, à l'entraîner sévèrement sous les drapeaux.
2. Adopter, comme méthode d'éducation physique à l'école et d'entraînement dans l'armée, la méthode naturelle dont la supériorité s'affirme écrasante sur toutes les autres méthodes actuellement connues (etc...)
3. Créer non pas un simple Collège d'athlètes comme beaucoup le désirent, mais un véritable institut, sorte de faculté ou d'académie de culture du corps, où l'on étudierait théoriquement et pratiquement toutes les questions concernant l'éducation physique proprement dite, l'entraînement complet, les entraînements particuliers dans les différents sports et spécialités (etc.). Cet institut, vrai temple du sport, devrait posséder une installation grandiose...

Ensuite, Hébert se perdait dans des considérations qui n'avaient trait qu'à sa méthode et à l'athlète intégral, ce qui ne résolvait en rien le problème posé par les Jeux olympiques et la façon de venir à bout de la supériorité des Américains !

Mais il est patent, à la lumière de tous ces textes dont je n'ai cité que de brefs extraits, que l'idée d'un I.N.S. ou d'un «Macolin» occupait les esprits de tous les sportifs, ainsi que celles d'une réforme de l'enseignement et de l'armée. Rodin s'associa aux signataires d'un manifeste en faveur de la création d'un Collège d'athlètes, manifeste qui est un morceau de bravoure dans lequel le parallélisme entre la France, le sport et l'antiquité grecque prouve que tous ces «sportifs» n'avaient guère compris leur problème.

Les Américains, eux, n'avaient pas de Collèges d'athlètes, et il est bien certain qu'ils se fichaient de la Grèce antique ! Leurs méthodes étaient modernes ; le passé n'était pour eux ni un exemple ni une référence ; le présent et l'avenir les préoccupaient. Et ils avaient raison.

Restait à organiser ce collège : le marquis de Polignac accepta de financer le projet et dans la banlieue de Reims des bâtiments et des stades furent édifiés. L'inauguration eut lieu au début du mois d'avril 1913. Les médecins s'intéressèrent à tout ce qui se passait dans ce Collège et, le 26 octobre, 300 d'entre eux s'y réunirent pour y discuter de l'entraînement des athlètes.

La France possédait donc un matériau de base, mais cela suffisait-il ? Non, puisque Georges Hébert n'avait en tête que l'idée de former des athlètes complets, alors

que le sport, déjà, ne consommait que des spécialistes. Il est bien certain que si les Jeux avaient eu lieu en 1916, comme prévu, à Berlin, nos couleurs y auraient été aussi malmenées qu'à Stockholm ! Peut-être même davantage !



Konnelly, vainqueur du triple-saut (13,71 m) aux J. O. d'Athènes: «Les Hellènes ont vaincu l'Europe, moi j'ai vaincu le monde entier.»

La fleur et la friche

Nous vivons toujours, nous, occidentaux, sur ces données un peu fausses. Oh ! certes, nos athlètes ont obtenu des records flatteurs, mais la masse des pratiquants, en dépit de l'accroissement de la population, a prodigieusement diminué. Et c'est bien pourquoi ceux qui prétendent qu'une nation qui possède des champions de valeur est une grande nation sont des sots. Une nation ne peut être grande grâce aux «exploits» de ses mercenaires du muscle. Beaucoup de sujets d'élite (?) ne sont que les colifichets que la nation exhibe en croyant se donner de la classe, du maintien... Que de toc, de clinquant pour s'affubler de respectabilité !... Le jardinier qui a des plantes rares dans sa serre (rares

et souvent fragiles !) n'est pas pour autant un grand jardinier si, tout autour de cette serre, il laisse les terrains en friche.

De plus, il convient d'être franc: certains éducateurs sont coupables d'indifférence. On se demande en quoi consiste leur métier et à quel tarif ils sont payés pour faire si peu et quelquefois si mal...

Il est bien évident que la course folle aux records, aux médailles, aux honneurs internationaux avec tout ce qu'elle comporte d'injustices pour ceux qui ne comptent pas (et je ne parle là que des moins doués, pas des nuls) est motivée par les Jeux Olympiques et les championnats internationaux. C'est, à vrai dire, beaucoup de soucis, beaucoup de dépenses pour peu de chose. Quelques jours de fête musculaire réservés à une élite justifient-ils tant de milliards engloutis au détriment des moins valeureux athlétiquement? Et, objectivement, cette élite qui jouit déjà de tant de privilèges **dont certains sont humainement, socialement inadmissibles**, faut-il tant s'en préoccuper?

La grande idée de Coubertin était que les Nations se méconnaissent parce qu'elles ne se rencontrent nulle part ailleurs qu'à la guerre. Assistant comme reporter aux premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne, ceux d'Athènes, Charles Maurras nota: **«Loin d'étouffer les passions nationales, tout ce faux cosmopolitisme du stade les exaspère»**. Et il écrivait, dans la **Gazette de France** (en 1896 !):

«Les plus bruyants, les plus violents nationalistes du stade, savez-vous leur patrie? Ce ne sont pas les Grecs, peut-être. Ce sont les gens d'Amérique. Venus en bandes, les Yankees paraissent trois fois plus nombreux qu'ils ne le sont: toutes les fois qu'une victoire est proclamée, les drapeaux de l'Union claquent au vent; les chapeaux, les bérets s'envolent, des bans secouent les gradins de bois. Cette Amérique ignore ce que le monde hellénisé a conçu de plus rare et de plus secret: la mesure. Je lis de beaux sourires sur les lè-

vres des Athéniennes. Les journaux grecs parlent avec indulgence amusée des «manifestations exubérantes des gais et excentriques Yankees».

M. Konnoly, vainqueur pour le saut triple, a noblement télégraphié à ses nationaux: «Les Hellènes ont vaincu l'Europe; moi, j'ai vaincu le monde entier.»

Oui, le sport s'était altéré dès sa renaissance. Quand il était partie intégrante de la liturgie grecque, il avait déjà suscité des passions, des combines, mais juste à la fin de sa longue et grande histoire. Né de nouveau, et à peine «lancé», il provoquait des envies, des ambitions suraiguës, et tout était bon pourvu que l'on obtînt la victoire... Comment les rapports de l'athlète et de son public ne s'en seraient-ils pas trouvés altérés?

Naguère, quiconque examinait les résultats constatait que, certes, les champions étaient des êtres aux qualités exceptionnelles, mais le «jeune lecteur moyen» qui avait, une ou plusieurs fois, couvert sans le moindre entraînement un 1000 m en 3'30" ne se sentait pas très éloigné, par exemple, d'un Séra Martin. Désormais, le «jeune lecteur moyen» qui s'est **testé** boucle **toujours** un 1000 m en 3'30", mais le record s'est terriblement éloigné de lui et de ses possibilités! En fait, c'est le 1500 m (3'32"2 par Bayl, 3'34"0 par Wadoux et 3'37"7 par Gysin) qui s'insère dans ses temps!

Il peut donc mesurer la longue distance qui le sépare de ces athlètes. Non seulement ils ont cessé d'être à portée de sa vie, mais aussi ils sont hors de portée de son imagination. Or, ce qui fait accourir les jeunes vers le sport, ce qui les y fait demeurer, c'est leur propension au mimétisme, leur désir de ressemblance avec tel ou tel champion, et, pour certains, leur volonté de les égaler. Les potaches savent quel gouffre les sépare, à la base, du champion qu'ils révèrent; ils évaluent, je le répète, les sacrifices énormes auxquels il faut consentir pour être une célébrité du stade. Qu'on ne soit pas étonné si les sports collectifs, où l'on partage tout, apparaissent comme une solution raisonnable aux jeunes gens (et jeunes filles) qui veulent, avant tout, **jouer**.

Abonnez-vous à

Jeunesse et Sport

Adresse: Office central fédéral
des imprimés et du matériel,
3000 Berne



Pour tous les imprimés
Imprimerie

W. Gassmann SA

2501 Bienne, rue Franche 11
Tél. (032) 22 42 11

Chaque matin votre
«Journal du Jura»
avec les dernières nouvelles
sportives